

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Coult et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Un accident de chemin de fer raconté par Charles Dickens. Supplices à Travers les Ages. Madame Sainte-Eulalie à Faut la (Fyrénées Orientales) Cuisine. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Trois inconnues.

Pas de Grève Générale.

Un malaise s'est emparé de cette partie de la population de notre ville qui suit avec anxiété les phases diverses de la grève des travailleurs de la levée, quand s'est répandé hier le bruit de la possibilité de la probabilité même d'une entente entre toutes les Unions pour abandonner le travail.

Sur la levée, les hommes importés d'un peu partout étaient occupés au chargement ou au déchargement des navires et des convois à marchandises, une forte police les protégeant contre toute molestation, toute intimidation; et en ville, dans les quartiers fréquentés par les classes ouvrières, on sentait leurs salles de réunions, on remarquait des groupes de grévistes discutant la question du jour, mais n'indiquant par leur attitude aucune intention méchante.

L'avant-dernière soirée, à une heure avancée, une séance très tumultueuse des membres du Conseil Central du Travail à son lieu, séance où les assistants n'ont pas dissimulé leur sympathie pour les grévistes; où ils ont même décidé de proclamer hautement leur sentiment à cet égard, sans pour cela déclarer la grève générale. Le président du Conseil ou faisant part de la conclusion à laquelle était arrivée l'assemblée, a ajouté que l'abstention des Unions de faire avec les grévistes cause commune en la circonstance, avait été décidée, mais ne les empêcherait point de se livrer à une démonstration générale en ville dans un avenir prochain; et cet officier a tenu à faire savoir également que les idées du maire, exprimées dans sa lettre qu'a publiée l'Abéille, à l'adresse des

Bourrea, concordaient avec celles du Conseil du Travail et avaient l'entière approbation de celui-ci.

Dès que la lettre du maire a été remise à son destinataire, M. E. F. Kohnk, président du Comité constitué par les Bourrea, a convoqué ses collègues et leur a soumis la lettre en question; M. B. Brman, on le sait, y propose un règlement du différend par l'arbitrage. De leur côté, les leaders des grévistes en apprenant la nouvelle tournure que prenaient les choses, se sont de suite rendus à l'Hôtel de Ville pour donner au chef de nos autorités municipales l'assurance que s'il était recouru à l'arbitrage pour résoudre la question en discussion, les grévistes retourneraient au travail aux conditions antérieures à la rupture entre les agents de navires et leurs employés, en attendant les événements.

Les agents de navires se contentent dans une immobilité absolue, ne disant et ne faisant rien de nature à laisser deviner leurs goûts futurs. Certes, ils seraient heureux de voir les grévistes reprendre leur travail aux conditions antérieures; mais ils restent raides comme des barres de fer, irréductibles quant aux objections qui leur sont demandées.

Et tandis que les parties engagées dans la controverse ont c'est à qui fera preuve de la plus grande opiniâtreté, se regardent comme des chiens de falence, des travailleurs nous viennent des quatre points cardinaux; et si du nombre il en est qui se rallient aux grévistes bien vite après leur arrivée pour des raisons diverses, il en est aussi qui restent fidèles à leur promesse et travaillent du matin au soir.

On ne saurait trop déplorer les grèves que les grévistes ont, c'est toujours une question d'intérêts, jamais une de principes, qui les motive, et si le capitaliste en souffre, le travailleur en souffre bien plus, car le malheureux voit tarir pour lui cette source de l'existence, cette source qui lui fournissait sinon l'opulence, du moins, le pain pour tous ceux aux besoins desquels la société et la famille lui font une obligation de pourvoir.

L'arbitrage paraît être le moyen le plus rationnel pour régler toutes les divergences d'opinion entre les hommes, de part et d'autre les intérêts sont considérés, sauvegardés, et les excessives prétentions réduites à de justes proportions.

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde, se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui, se trompe encore davantage.

Le vol au sanglot.

Il y a quelques mois, le roi d'Angleterre recevait, dans son château de Sandringham, la visite du roi de Grèce qu'accompagnait un de ses jeunes aides de camp.

Comme Edouard VII faisait à son hôte les honneurs de sa galerie et admirait avec lui un buste de jeune fille, œuvre charmante du sculpteur Thornycroft, il fut tout surpris d'entendre une véritable explosion de sanglots. C'était l'aide de camp qui pleurait et qui enfin s'exposa en ces termes:

— Que votre Majesté me pardonne! Ce buste est la parfaite image d'une jeune fille que j'aimais tendrement! Il me rappelle une perte, hélas! que jamais j'oublierai! — S'il en est ainsi, répond le



LES QUATRE MORTONS. Dans "The Big Stick", au Crescent.

prince ému, permettez-moi de vous l'offrir!

Et, par les soins de sir Francis Knollys, le marbre fut transporté dans l'appartement de ce frère infortuné.

Le temps passa. L'aide de camp revint à Londres. Tout récemment, il visitait l'admirable collection du duc de Cambridge et reconnaissait, avec une douleur renouvelée, dans une toile de Burnes Jones, les traits de l'ange qu'il avait perdu.

Le duc aurait peut-être eu la même générosité que son royal neveu; mais quelqu'un se trouva là qui avait assisté à la scène de Sandringham. Et l'ingénieur Hélière ne rapporta, cette fois, aucun portrait de famille dans son pays.

Pour combattre la poussière.

Le rapport annuel du Conseil d'Etat suisse pour 1906 a démontré que les résultats obtenus dans différentes villes de la Suisse par la nouvelle manière de combattre la poussière sont des plus satisfaisants. La matière employée non seulement supprime le poussière pendant les fortes chaleurs, mais encore forme une croûte sur la chaussée, ce qui facilite l'écoulement des eaux et ne contribue pas peu à la conservation des routes.

La matière employée est du

goudron minéral et ne revient pas à plus de 0 fr. 10 par mètre carré.

La plus riche forêt de France.

La forêt la plus richement boisée de France doit, selon un rapport d'un conservateur des forêts des Vosges, se trouver derrière Lubine, dans la section appelée la Jamba-de-Fer. Cette forêt se compose principalement de sapins blancs qui sont d'une taille vraiment gigantesque. Le géant parmi les géants atteint la hauteur de 52 mètres et se trouve encore en pleine croissance. Son volume est évalué à 30 mètres cubes, sa valeur à 1,000 francs. On pense que ce sapin peut avoir deux siècles.

Une automobile de guerre.

On mande de Dresde qu'une automobile d'un type tout nouveau pour les reconnaissances en cas de guerre vient d'être construite dans les ateliers de Remscheid. Cette voiture est pourvue de canons légers et peut donner place à dix hommes. Elle est si bien protégée qu'elle peut supporter les feux de salve sans que sa marche en soit ralentie. Des expériences concluantes ont eu lieu déjà et si les essais nouveaux sont satisfaisants on en

commandera un certain nombre pour chacun des régiments de Saxe.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA.

La nouvelle que nous donnions il y a quelque temps au sujet d'une saison lyrique à la Nouvelle-Orléans cette année, est confirmée par M. Enrico Cavalli, notre distingué confrère de l'«Italo-Americano», qui a signé hier un contrat avec l'Association de l'Opéra Français au nom de l'Impresario de la troupe italienne qui vient donner dans notre ville des représentations jusqu'à la fin du carnaval.

La troupe vient de quitter San Francisco où elle est restée assez longtemps; elle est maintenant à Los Angeles et de là ira dans un mois à Oakland puis retournera à San Francisco avant de venir ici.

Elle débutera sur Bourbon dans la dernière semaine de décembre et y restera jusqu'au Mardi Gras. Les artistes comptent parmi les plus renommés de l'Europe; et le répertoire de la troupe est vaste, il comprend «Iris», une œuvre nouvelle de Mascagni.

L'abonnement sera ouvert bientôt.

ORPHEUM.

Dans le spectacle de demain soir, six sujets nouveaux figurent, et le Sextuor de La Scala qui s'est fait entendre tous les jours et tous les soirs depuis lundi.

Les morceaux d'opéras qui seront chantés sont tous populaires: «Le Toredor», de Carmen, que dit Sig. Montello avec tant d'expression; le duo du Trouvère, que chantent avec un ensemble irréprochable Mlle Merlino et Sig. Di Balsio; le finale d'Ernani et celui de Lucie de Lammermoor, si admirablement nuancés l'un et l'autre par les six voix d'une grande puissance et d'un si agréable timbre.

Mlle Emilie Doid et sa troupe joueront une saynète «The Awakening Lucille» qui leur a valu bien des éloges de la Presse. Emma Francis, le comte De Baiz et son frère, Charles Sharpe sont au programme, tous pour un intéressant numéro.

ORPHEUM.

La popularité du Crescent grandit à mesure que la saison se poursuit.

Les parterres qui ont applaudi Strongheart cette dernière semaine, applaudiront Big Stick dès ce soir, mais éprouveront des sensations bien autres. Ainsi, ces jours derniers Strongheart a attiré les spectateurs, les a profondément touchés, remués par ses scènes émou-



Mother & Son in THE MAN OF THE HOUR.

LIONEL ADAMS ET ETHEL BRANDON, Dans «The Man of the Hour», acte III, au Tulane.

TULANE.

Après une longue série de représentations heureuses au théâtre Savoy de New York, «The Man of the Hour» vient intéresser notre public, lui faire passer d'aimables moments.

«The Man of the Hour» rappelle ce type nouveau d'homme appelé Opportuniste, l'homme caoutchouc qui se plie à toutes les circonstances, qui n'a ni foi, ni principe. L'auteur qui connaît les faiblesses humaines s'est plu à en faire ressortir quelques-unes dans sa pièce. Il met en scène un personnage que nous rencontrons tous les jours dans la vie réelle, le politicien sans scrupule, le machine-boy, et il le mêle à l'action de la façon la plus habile. Il y a aussi un autre personnage important dans la pièce, mais sérieux celui-là, qui vient se mettre en travers de toutes les manœuvres du scapin et qui fait triompher la vertu sur le vice.

vantes, pathétiques. Big Stick, au contraire, séchera leurs yeux humides et leur défilera le front. C'est une comédie, et la meilleure, où abondent les situations comiques, amusantes, l'action a pour théâtre «Greater New York» et c'est une famille irlandaise-américaine qui y est portraité. On devine la fastueuse dépense d'esprit qui se fera sur la scène du Crescent ce soir, scène où rayonneront la beauté et la jeunesse, car on y verra évoluer tout un bataillon de femmes.

MOTS POUR RIRE.

Chez le tailleur: — Quand me ferez-vous le vêtement que je vous ai commandé? — Quand vous m'aurez payé ceux que je vous ai fournis. — Jamais je ne pourrai attendre aussi longtemps! A l'école. L'instituteur donne une leçon de morale. — Pardonnez-vous à un camarade qui vous aurait battu? — Oui, s'il était plus grand que moi.

«Les Machines à Coudre Singer valent mieux que celles de toute autre marque. Ce sont les plus légères, les plus silencieuses et efficaces des machines à coudre et vous savez qu'il en sera toujours ainsi. Quand vous achetez une machine à coudre rappelez-vous toujours que c'est pour la vie et que c'est pourquoi il vous faut une Singer et nulle autre. Nous vendons au comptant et aussi à terme. En vente au 931 rue du Canal».



COMTE DE BUTZ ET FRERE, à l'Orpheum demain soir.

bonne, elle se mettait à bêcher, à sarcler, à herser. Louise venait bientôt l'aider, parfois Ciboulot, robuste, avançant la besogne en leur consacrant une heure ou deux de son temps. Le comte voyait cela. Il les voyait, tour à tour dans le jardin, peiner et se reposer, debout, les mains appuyées sur le manche de la bêche ou du hoyau.

On bien, par les après-midi de soleil. Rose-Lison venait s'asseoir sur une chaise devant la maison. Elle était sur une autre chaise, toute sorte de lingeries, des draps, des serviettes, des torchons, et elle ourlait, couvait jusqu'au soir.

Lorsqu'elle interrompait dans son ouvrage, elle faisait quelques pas sur la lande qui rejoignait le chemin vicinal. Il y avait là un sésin de trente ans, qui n'avait pu, l'hiver précédent, résister à une bourrasque. Celle-ci l'avait saisi par la cime, l'avait secoué, tordu et brisé à un mètre au-dessus du sol. Des racines émergentes, pareilles à une araignée gigantesque, aux pattes monstrueuses, Rose-Lison venait s'accouder là. Et elle regardait au loin, droit devant elle, longtemps sans bouger, comme si elle faisait corps avec les ruines de l'arbre.

Et que regardait la jeune fille la tête levée comme vers le ciel et ce n'était en face, le château perché sur la colline opposée, comme un nid d'oiseau de proie?

Elle regrettait sans doute la vie qu'on lui avait faite, à Royvieux, et les visages amis de Croix-Vitré et de Suzanne. Ses yeux étaient pleins de larmes, pour cette infamie dont on l'avait accusée et contre laquelle elle n'avait pas voulu se défendre.

Puis, le soir descendait. Les ombres ensevelissaient la vallée. Le comte ne pouvait plus rien voir. Alors, il regagnait sa chambre, moins triste, parce que chaque lendemain lui apporterait les mêmes joies douces. Il prenait part à la vie de Rose-Lison, de loin, comme s'il avait participé à cette vie, de tout près, en réalité. Lorsqu'une raison quelconque empêchait la jeune fille de sortir, il en était triste. Parfois, il essayait de réagir contre ces préoccupations.

— Quelle est cette enfant? Est-ce que je la connais? Une espèce de petite abandonnée? Et peut-être une voleuse? Mais cela ne durait guère. — Elle, voleuse? Tu ne l'as jamais vue?

Un jour, il passa toute une après-midi dans l'angoisse. Il avait vu partir Rose-Lison avec le panier qui contenait le déjeuner de Dornak. Et aussitôt, d'une touffe de broussailles, bordure de la forêt, une apparition étrange: un homme en guenilles se levait, suivait la droite et se courbait afin de se

dérober le mieux qu'il pouvait et il entrât derrière elle dans le bois. Evidemment, cet homme était là depuis longtemps. Et il avait, sans doute, auparavant, étudié les habitudes de Rose. Il savait qu'elle ne craignait pas de se hasarder seule en Hérival. Il la guettait. Il la convoitait, à cause de sa jeunesse, radiance et de sa beauté délicate. Les frontières sont ainsi traversées de rôdeurs et de vagabonds, ils des peuples, qu'ils se renvoient l'un à l'autre, sans vouloir les garder.

Le comte trembla pour Rose, puis s'éloigna de la fenêtre. — Eh! que m'importe? Qu'il arrive malheur à cette petite, est-ce que cela m'intéresse? Mais il parlait contre son cœur. Il revint à la fenêtre. Son regard obstiné ne quitta plus la Mare-à-l'Eau. Les heures s'écoulaient. Jamais l'enfant n'était si longtemps restée loin de la maison. Alors, c'est donc qu'il lui était arrivé malheur? L'homme en guenilles l'avait rejointe et surprise?

Ce fut vers quatre heures seulement qu'il Papergat, sortant, tranquille, d'un sentiment qui aboutissait à la lande. Dornak et Ciboulot l'accompagnaient. Ils n'avaient rien de particulier dans leur attitude et Rose les quittait, les rejoignant, allant et venant autour d'eux, fort occupée à grossir de caillottes incessantes une énorme gerbe de fieurs que Ciboulot portait

dans ses bras. Croix-Vitré rassura. Même il se mit à rire, laissant les épaules.

— J'ai cru à un danger. Quelle folie!...

Folle ou non, et sans même essayer de se raisonner, cela lui fut un prétexte dès le lendemain pour se rapprocher de la maison de Dornak. Oh! les frictions de la terre, d'abord. Il était parti en se disant:

— Le mieux est de les avertir, de façon à ce qu'on veille sur cette petite. Quand il arriva non loin de la lande, il n'osa s'aventurer plus loin. Des sentiments contraires combattait dans son âme. Il redoutait le ridicule, l'âpre et méchante ironie de sa sœur, des sarcasmes, lorsqu'elle apprendrait qu'après avoir chassé Rose-Lison du château, il était venu, en secret, la retrouver à la Mare-à-l'Eau. Et pour se donner du courage, il se répétait: «Ce n'est qu'une voleuse!» Il revint sur ses pas. Personne ne l'aperçut. Le lendemain, il considéra que c'était une lâcheté de laisser l'enfant courir un danger si facile à éviter. Et il repartit. Mais il croisa, en chemin, Michel et Laurent qui rentraient à Royvieux. Il rebroussa et revint avec eux, inquiet et triste.

— S'il lui arrive malheur, c'est moi qui serai coupable... Dans ces tentatives, il s'arrêta, presque toujours, soit der-

rière les hautes haies qui bordaient la route vicinale et qui le dérobaient à la vue des Dornak, soit à la lisière du bois quand il faisait un détour par Hérival. Quelques centaines de pas le séparaient de la maison. Mais cela lui apparaissait comme un vaste désert, comme une solitude immense, et il n'osait s'y hasarder. Tous les jours, il partait avec la même résolution et la même hardiesse, tous les soirs, il rentrait, ayant été chaque fois aussi lâche que la veille. Souvent par le bois, il s'approchait si près qu'il entendait et reconnaissait les voix, celle de Louise, celle de Dornak ou de Ciboulot, et celle de Rose-Lison, qui chantaient à son oreille, si délicieusement.

Un jour, Ciboulot dit à Rose.

— Tu sais, Lison, qu'il vient ici tous les après-midi?

— Qui donc?

— Eh! le comte de Croix-Vitré.

— Tu es sûr?

— Est-ce que tout ce quise passe dans la forêt, Ciboulot ne le voit pas? Est-ce qu'il y a quelque chose, dans la nature, dans la campagne, que Ciboulot ne connaisse pas, à dix lieues autour de la Mare-à-l'Eau?...

— Alors, quand c'est un événement qui l'intéresse ma petite Lison, j'ai mille paires d'oreilles et mille paires d'yeux....

— Que vient-il faire?

— Tu regardes... Il te guette. Et il s'en va. On dirait qu'il a envie de te parler et qu'il

n'ose... C'est drôle, hein! Un grand seigneur comme lui qui a la franchise d'une gentille et pauvre fille comme toi!...

— Je ne l'ai jamais aperçu. — Il se cache... bien pour les autres... mal pour moi. Tantôt il vient par la route... s'arrête au bout des triots... tantôt par Hérival, et ne va pas plus loin que le mur du jardinier... Du fond des broussailles il te dévisage des yeux... mais ses yeux n'ont pas l'air méchant... ils ont l'air très triste... Tu n'as rien à craindre de lui!... Et tu sais bien, Lison! Ciboulot ne se trompe jamais!...

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt?

— Je voulais être sûr de ses intentions. Tu es sous ma garde, petite Lison. — Et le long garçon efflanqué dressa sa taille maigre. Ses yeux intelligents, mais tristes, et comme noyés de brumes, s'allumèrent d'une flamme de tendresse, en même temps qu'il prononçait ces derniers mots. C'était vrai. Ces deux enfants ne s'étaient jamais quittés, depuis le jour où Dornak avait amené Rose dans sa maison. Il s'était fait le compagnon de la petite. On le rencontrait partout, très fier, la coiffure sur la main. S'il avait en une peur, assurément il ne l'eût pas aimée davantage. — La suite à dimanche prochain.